

# « La mutation ne sera pas mentale, mais génétique. »

**Jimmie LeBlanc**

*En réalité, la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société détermine son économie, sa politique et ses mœurs.*

Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, p. 7<sup>1</sup>.

*Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq nous confronte à plusieurs interrogations fondamentales. Notre quête humaine d'un état de bonheur reposant sur le choix conscient et la mise en action volontaire de valeurs de bonté et d'amour est-elle vaine ? Cette idée qui place le bonheur dans la liberté de choix ne découle-t-elle que d'une méprise sur notre propre nature d'être pensant et libre ? Peut-être ne faut-il pas se demander quels choix moraux peuvent nous conduire au bonheur, mais plutôt si notre bien-être ne relève pas simplement du biologique ? Houellebecq nous fait voir, dans *Les particules élémentaires*, comment notre détresse psychologique individuelle et sociale, en regard du sens de la vie, nous conduit au développement d'une idéologie qui légitime peu à peu la prise en charge biologique de notre bonheur. Les idées actuelles, par le biais de la science, nous amènent à nous croire les victimes d'hormones débridées et d'aléas biologiques chaotiques exerçant un dictatorial aveugle sur nos émotions ; médicaments, drogues, végétarisme, café du matin sont là pour appuyer cette thèse... La génétique est sur le point de nous proposer un contrôle absolu de notre constitution biologique et, vraisemblablement, de notre état émotionnel. Il n'y a, actuellement, aucun frein idéologique à une telle poursuite des événements ; nous pouvons même presque dire qu'*émotivement*, dans notre angoisse existentielle, nous en sentons la nécessité.

Le texte qui suit se veut une sorte de *zoom* sur la réflexion philosophique qui sous-tend le livre de Houellebecq et qui est essen-

« *La mutation ne sera pas mentale, mais génétique.* »

tiellement exposée par le personnage du scientifique Michel Djerzinski. Nous verrons d'abord comment il est suggéré que notre conception actuelle du monde repose sur un rapport dialectique constant et douloureux. Ensuite, comment, et à partir de quelles prémisses, le passage de l'ordre actuel des choses à un nouveau règne *harmonisé*, par le biais de la science, est plus que probable. Finalement, nous tenterons de formuler quelques pistes de réflexions quant à des solutions que nous croyons pertinentes en regard des problématiques fondamentales soulevées par Houellebecq.

*Les particules élémentaires* se veut la chronique de notre époque et un hommage à notre humanité souffrante. « Ce livre est dédié à l'homme. » (p. 317) En effet, certains représentants de l'espèce humaine qui succèdent, dans le livre, à notre ère, veulent informer leurs semblables sur la nature de notre vingtième siècle agonisant ; et ce, dans un écrit qui se veut historique et sociologique. Voici comment ces nouveaux êtres exposent leur réalité, au tout début du roman, marquant un contraste important entre le morcellement de notre temps et la plénitude de leur quotidien :

Maintenant que la lumière autour de nos corps est devenue palpable,  
Maintenant que nous sommes parvenus à destination  
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation,  
L'univers mental de la séparation,  
Pour baigner dans la joie immobile et féconde d'une nouvelle loi (p. 10)

Rectifions tout de suite : ils n'ont pas *laissé derrière eux* l'univers de la séparation ; c'est l'homme de l'*ancien règne* qui a « organisé [lui-même] les conditions de son propre remplacement. » (p. 315) L'humanité est effectivement « cette espèce qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. » (p. 316)

À l'époque dont ils parlent (la nôtre ?), l'Occident est sur le point de se suicider. Un des fondements philosophiques de notre tradition, la liberté, est sur le point d'être totalement nié. Le geste de remplacer ce que nous appelons la liberté, qui par son essence même

entraîne le poids de la responsabilité, par un état biologique ou tout ne fait qu'*être*, ou plus rien n'est *choisi*, équivaut à un suicide : le suicide de l'homme « libre » qui a peu à peu perdu les moyens mentaux de justifier son existence souffrante et qui fait de la recherche du bonheur non pas une quête philosophique ou spirituelle individuelles, mais plutôt l'aboutissement attendu d'une humanité en sur-sis. L'Occident choisit de se tourner vers un Salut biologique plutôt que moral. Assurant mal le passage de l'ordre ontologique nécessaire au désordre-tout-court, l'humain refuse sa douleur existentielle intrinsèque.

Notre conception du monde divise celui-ci en une multitude de dialectiques. Notre catégorie même de l'*espace* implique déjà une division du monde : le simple fait de se distinguer de l'environnement implique d'être *séparé* des choses. Notre souffrance vient de cette idée de « séparation » qui est le fondement même de notre rapport au monde : notre mode de connaissance est basé sur la *distinction* des objets que nous percevons, de tout ce qui est *autre*. Être libre implique de se définir en regard d'un *contraire* ou d'un *autre*, et de vivre cette séparation comme un arrachement, une résistance, une scission de la réalité qui exclut l'idée de totalité unifiée propre à un *état*. Nous tendons, dans nos idéaux, vers une humanité *réconciliée*, où chacun est intégré dans le choix individuel et collectif de valeurs précises et univoques, orientées vers le bonheur. Or, le fait même d'avoir « choisi » rend impossible cet état lisse de bonheur tant convoité, car nous ne pouvons nous soustraire à la tension ressentie par rapport aux « contraires » de nos choix. La liberté est une situation dynamique (relevant de l'*activité*), elle implique des gestes et actions constants dans le fait même de sans cesse — et à chaque instant — re-confirmer nos choix. Or, il s'avère que le bonheur que nous recherchons est plutôt un état stable et unifié. Selon Michel Djerzinski, le personnage de Houellebecq qui incarne la pensée scientifique dans son roman, la poursuite de cet idéal de réconciliation ne pourra se réaliser que dans l'atteinte d'un état « [de] non-être et [de] disparition individuelle ». (p. 236)

« La mutation ne sera pas mentale, mais génétique. »

### *La sexualité*

Un des premiers filons à retracer dans cette évolution des idées et de ses conséquences sociales, si l'on en croit son omniprésence dans le livre de Houellebecq, est celui de la conception de la sexualité. De moyen de reproduction, la sexualité devient progressivement pur moyen d'obtention du plaisir et, de ce fait, « principe de différenciation narcissique » (p. 160). La dissociation sexualité/reproduction est effective pour la majorité d'entre nous au quotidien, bien que son rôle reproductif reste envisageable à long terme. Est-il besoin de rappeler que, traditionnellement, la sexualité était subordonnée, idéologiquement, à sa propre fonction de reproduction ? Les recherches du personnage de Houellebecq, Michel Djerzinski, le conduisent à des conclusions intéressantes, mais lourdes de conséquences : dans sa première publication « Topologie de la méiose » parue en 2002, Djerzinski établit

sur la base d'arguments thermodynamiques irréfutables, que la séparation chromosomique intervenant au moment de la méiose pour donner naissance à des gamètes haploïdes était elle-même une source d'instabilité structurelle ; en d'autres termes, que toute espèce sexuée était nécessairement mortelle. (p. 297) — Les variétés se reproduisant par voie sexuelle évoluent moins vite que celles qui le font par clonage [...] la sexualité finira donc par apparaître clairement comme ce qu'elle est : une fonction inutile, dangereuse et régressive. Mais même si l'on parvenait à détecter l'apparition des mutations, voire à supputer leur éventuel effet délétère, rien pour l'instant n'apportait la moindre lueur sur leur déterminisme ; rien par conséquent ne permettait de leur donner un sens défini et utilisable. (pp. 267-268)

Rien par conséquent, au plan ontologique, ne nous empêche de contrôler et d'optimiser notre propre évolution biologique... toutes voiles gonflées par le vent du positivisme. En affirmant que toute forme de vie repose sur la nécessité ontologique de sa propre survie, ainsi que de sa perfectibilité, il n'y a, en effet, aucune raison d'entretenir des tares génétiques ou toutes autres caractéristiques biologiques ralentissant et encombrant l'évolution de l'espèce. Dans cette logique, et conséquemment aux conclusions du chercheur évoquées

ci-haut, il apparaît que la reproduction doit être dissociée de la sexualité afin d'en optimiser le rendement et l'efficacité. Ce faisant, nous réussirons à engendrer une nouvelle espèce humaine libérée de ses faiblesses, donc heureuse et immortelle.

### *La science moderne*

La science moderne, au vingtième siècle, dans le contexte des révolutions sexuelles, spirituelles et industrielles, assume progressivement le rôle de définition du monde sur les bases d'un savoir vérifiable répondant aux exigences « d'auto-consistance et de réfutabilité ». (p. 179) De plus, la morale n'est pas objet de science qui, soumise au savoir rationnel et empirique, se réclame de la plus grande impartialité quant à ses présupposés ainsi qu'à ses découvertes ; elle agit, en fait, selon un positivisme sans scrupule, qui fournit la base nécessaire tant à son propre développement qu'à l'élaboration plus ou moins consciente d'une nouvelle conception du monde. Ce vide moral n'est effectivement pas questionné par le milieu scientifique ; il est accepté et relégué aux philosophes qui ne jouissent malheureusement que de très peu de crédibilité auprès du public : « C'est dire aussi à quel point les questions philosophiques avaient perdu, dans l'esprit du public, tout référent bien défini. » (p. 314) C'est ainsi que des décisions fondamentales, quant à l'évolution de l'humanité et à sa compréhension mêmes, sont prises dans une perspective morale, sinon inexistante, pour le moins très vague. Houellebecq le souligne clairement dans son livre lorsqu'il raconte les étapes de la transition vers la création de la nouvelle espèce humaine, par l'intermédiaire du scientifique Frédéric Hubczejac : « Cette méconnaissance grossière du projet, et même de la notion d'enjeu philosophique *en général*, ne devait pourtant nullement entraver, ni même retarder sa réalisation. » (p. 313) La montée des courants *New Age*, un renouveau, sous le mode du *patchwork* culturel, de la spiritualité et du sentiment de transcendance, bien exposée dans les pages de Houellebecq, n'aura pas su ralentir

la montée en puissance des scientifiques dans tous les domaines de la pensée. Comme tous les autres membres de la société, et peut-être

« *La mutation ne sera pas mentale, mais génétique.* »

plus qu'eux, ils ne faisaient en réalité confiance qu'à la science, la science était pour eux un critère de vérité unique et irréfutable. Comme tous les autres membres de la société, ils pensaient au fond d'eux mêmes que la solution à tout problème — y compris aux problèmes psychologiques, sociologiques ou plus généralement humains — ne pouvait être qu'une solution technique. (p. 314)

Houellebecq nous amène à considérer qu'avec la mécanique quantique, la science nous propose des explications du monde au niveau de l'ensemble, du grand nombre, au détriment de l'observation du particulier, de ce qui s'est avéré, notamment dans l'infiniment petit atomique, insaisissable.

L'existence à travers tout le règne animal et végétal de macromolécules identiques, d'ultrastructures cellulaires invariables, ne pouvait selon lui s'expliquer à travers les contraintes de la chimie classique. D'une manière ou d'une autre encore impossible à élucider, le niveau quantique devait intervenir directement dans la régulation des phénomènes biologiques. (p. 126)

Le changement de point de vue (du particulier au général) suppose une métamorphose ontologique importante : le passage d'une ontologie d'objet, qui donne une grande importance au particulier et à ses caractéristiques propres, en y basant la connaissance du monde, à une ontologie d'état, qui se focalise à une certaine distance de l'objet pour le saisir dans ses interrelations avec les autres objets. L'objectif est d'analyser un état d'ensemble ainsi que sa vectorialité dans le temps et l'espace. Un extrait du livre illustrera, par l'intermédiaire des réflexions de Michel Djerzinski, les possibilités spéculatives de cette nouvelle position ontologique :

Le pasteur enchaînait [...] « aimer sa femme, c'est s'aimer soi-même. [...] voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. » [...] Plus tard, Michel s'approcha du pasteur [...]. « J'ai été très intéressé par ce que vous disiez tout à l'heure... » Il enchaîna alors sur les expériences d'Aspect et le paradoxe EPR : lorsque deux particules ont été réunies, elles forment dès lors un tout inséparable, « ça me paraît tout à fait en rapport avec cette histoire d'une seule chair. » [...] « [...] sur le plan ontologique, on peut leur associer un

vecteur d'état unique dans un espace de Hilbert [...] » (pp. 172-173)

En l'absence de finalité transcendante, Michel opte pour le positivisme : en observant que les particules tendent irréversiblement vers un état de *réunion*, il conclut que cette évolution *doit* s'actualiser, et donc que tout moyen attribué à cette fin doit être mis en œuvre immédiatement. Il ne s'agit pas ici de s'attarder à examiner ou à analyser les caractéristiques de chacune des particules et de prétendre en arriver à en comprendre la nature, les relations causales avec l'environnement, mais plutôt de constater à partir de quel état transitoire et vers quel état stable, dans l'irréversibilité du temps, ces particules évoluent :

[...] il fallait renoncer au concept de particule élémentaire possédant, en l'absence de toute observation, des propriétés intrinsèques : on se retrouvait alors devant un vide ontologique profond – à moins d'adopter un positivisme radical, et de se contenter de développer le formalisme mathématique prédictif des observables en renonçant définitivement à l'idée de réalité sous-jacente. C'est naturellement [ce] qui devait rallier la majorité des chercheurs. (p. 125)

De là, il n'y a qu'un pas pour envisager la réalité humaine en tant qu'*état transitoire* de souffrance *tendant* vers un *état stable* de bonheur.

### *Science et société*

Force est de constater que notre pensée sociale adopte de plus en plus une morphologie quantique. Nous en sommes, par exemple, à repenser la notion de libre arbitre, pour la remplacer par celle d'imprévisibilité :

[...] il prit conscience que la croyance, fondement naturel de la démocratie, d'une détermination libre et raisonnée des actions humaines, et en particulier d'une détermination libre et raisonnée des choix politiques individuels, était probablement le résultat d'une confusion entre liberté et imprévisibilité. (p. 227)

« La mutation ne sera pas mentale, mais génétique. »

L'individu ne pose, en fait, aucun acte libre, étant historico-socio-biologiquement déterminé. Toutefois, de pouvoir choisir ponctuellement une chose plutôt qu'une autre amène une forme d'imprévisibilité dans la vie individuelle sans que l'évolution sociale globale n'en soit vraiment bouleversée. La notion d'acte libre s'en trouve alors très nuancée. La complexité des facteurs qui nous déterminent et des mécanismes psychologiques, biologiques qui nous caractérisent, nous rend incapables de prédire toutes nos décisions. Et de même que notre incapacité à venir à bout de la compréhension de l'infinie complexité des interactions particulières, en science, nous a amenée à nous concentrer sur le mouvement d'ensemble, de même, en tant qu'humains, notre incapacité à prévoir le comportement individuel dans sa complexité nous amène à banaliser l'action individuelle, à nous désintéresser des *particules élémentaires* en ce qu'elles ont de possibilités propres.

C'est là que la science porte un coup fatal : l'étude de l'individu s'avérant inutile en regard de l'atteinte d'un potentiel réel d'*agir libre*, nous basons notre compréhension de l'humain sur les *tendances générales*, sur les mouvements de masse, d'où découle une dévalorisation de l'individu ; nous nous sentons totalement négligeables par rapport à la *tendance* du plus grand nombre. Une certaine dévalorisation de l'individu s'observe aussi dans les relations que nous avons avec diverses institutions sociales, à toutes les échelles, qui proposent des solutions ou des produits définis par rapport à une vision et à une conception de *l'humain du jour* applicables à tous. Quoi que l'on en dise, l'on en vient à banaliser sa propre vie et l'importance de notre action dans le peu de place accordée à notre *particularité*. Nous banalisons, voire nions, le potentiel de liberté individuel en le confondant jusqu'à dissolution complète dans le courant du fluide sociétal.

De même que l'installation d'une préparation expérimentale et le choix d'un ou plusieurs observables permettent d'assigner à un système atomique un comportement donné — tantôt corpusculaire, tantôt ondulatoire —, de même Bruno pouvait apparaître comme un individu, mais d'un autre point de vue il n'était que l'élément passif du déploiement d'un mouvement historique. Ses motivations, ses



valeurs, ses désirs : rien de tout cela ne le distinguait, si peu que ce soit, de ses contemporains. (p. 178)

Notre seule solidarité vient de ce que nous sommes des *tout-seul-ensemble*. Notre société nous offre le spectacle alterné de vies axées sur la recherche du plaisir immédiat, et d'un nombre croissant de profils suicidaires. Le cas des personnages du roman est très clair à ce sujet. Bruno et Michel ont des vies bien différentes, mais toutes deux déterminées par les mêmes problématiques fondamentales. Ils ont plusieurs points communs au plan affectif : tous deux ne sont capables d'amour ni d'engagement. L'un se tourne, tout en étant extrêmement complexé, vers le plaisir sexuel immédiat sans envisager la durée de sa propre existence ; l'autre, vers la recherche scientifique, dont les découvertes et réalisations dépasseront le cadre de sa propre vie. Ni l'un ni l'autre n'aura trouvé de solution à sa propre existence individuelle dans sa durée pleine et limitée. Notons, enfin, que les personnages entourant et incluant Bruno se sont ou bien suicidés aux abords du vieillissement, ou encore ont cherché jusqu'au dernier moment la possibilité d'un *moment agréable*.

Le livre de Houellebecq, certes, met en garde contre notre éventuelle chute et contre la disparition d'un trait fondamental de l'être humain, sa liberté. Toutefois, nous nous demandons s'il propose vraiment quelque idée nouvelle pour répondre à l'appel désespéré de l'humain, qui transcende les péripéties de ses personnages, à un changement de paradigme ? Nous croyons qu'il n'en est rien. *Les particules élémentaires* est tout au plus un avertissement pessimiste teinté de nostalgie. Peut-être n'était-ce pas l'objet de son travail que de proposer une ou des solutions aux problèmes qu'il soulève... Peut-on le faire, par ailleurs, sans paraître naïf ou idéaliste ?

### *Proposition*

En posant comme prémisse à notre réflexion que ce qui constitue la nouveauté, du moins dans le domaine des idées, est davantage une réorganisation de la hiérarchie des concepts que l'apparition

« La mutation ne sera pas mentale, mais génétique. »

de nouvelles idées à part entière, nous pensons que l'une des issues possibles au marasme de l'époque actuelle est de comprendre la nécessité de revaloriser l'individu, en l'incitant à proposer des réponses personnelles aux problèmes actuels. Cela dans le but d'en arriver à un état de *mouvement* individuel et collectif axé sur l'interrelation même des individus. Les idées qui seront exposées dans cette conclusion ne sont pas nouvelles. Toutefois, nous pensons que leur organisation est originale ou, du moins, jamais encore actualisée.

Comme nous l'avons vu, la mutation métaphysique mise en lumière par Houellebecq est en elle-même radicale, mais conduit à un état de non-volonté. Les idées qui suivent visent à revaloriser notre liberté, que nous avons défendue et défendons tant bien que mal à travers l'*agir* et le *mouvement*. La solution biologique des scientifiques de Houellebecq est une des possibilités pouvant résulter du passage de l'ontologie d'objet à l'ontologie d'état. C'est toutefois prendre l'état pour ce qu'il a de statique, d'immobile et d'anti-dialectique. Nous proposons plutôt d'en arriver à une ontologie de l'*objet en état de mouvement* : le bonheur individuel pensé et réalisé dans le mouvement d'un point à un autre de la sphère collective de l'action ; l'action qui s'exerce par l'individu dans une portée qui le dépasse pour rejoindre l'*autre*, dont il a besoin pour exister et se définir. Le contact avec l'altérité — terme qui renvoie à tout ce qui ne s'identifie pas au *Je* — apparaît essentiel dans le rapport cognitif de l'être au monde, et c'est ce besoin même qui justifiera diverses organisations du social. Voilà qui semble nous renvoyer au fondement chrétien du *aime ton prochain*, à ceci près que la motivation centrale n'est pas de concrétiser la volonté divine. De la transcendance divine, nous retenons le sentiment même de transcendance et le transposons à l'échelle de l'humanité, passant d'une relation verticale à une relation horizontale. La transcendance existe maintenant dans la reconnaissance pleine et entière du besoin que j'ai de l'autre, et de l'altérité en général — d'où découle, par exemple, des préoccupations de luttes contre la pauvreté ou de luttes écologiques. Cette reconnaissance du *partage nécessaire* m'oblige à respecter ce qui est

autre, et à constamment cheminer vers lui, à vivre une forme de solidarité active.

Il faut maintenant envisager, par exemple, de redéfinir la sphère de l'activité sociale, en ce qui a trait, notamment, à l'organisation et à la définition du travail, afin de donner au travail (ou activité quotidienne librement choisie et orientée vers l'autre) un sens à la fois individuel et transcendant. La revalorisation de l'individu passera nécessairement par ce type de voie, qui tient compte du besoin de chacun de partager le fruit de ses efforts avec ses semblables et d'être reconnu, ne serait-ce que par une seule personne, pour quelque chose qui lui appartienne en propre. Il s'agit simplement d'orienter ce que l'on est — et devient — vers l'autre.

---

<sup>1</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, J'ai lu, 1998. Nous citerons dans ce texte à partir de cette édition et nous indiquerons entre parenthèses après chaque citation le numéro de la page dont l'extrait cité est tiré.